

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: [6] (1903)

Heft: 37

Artikel: D'entraygues. - Croque-le

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253143>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

drapant dans votre vertu, sachez combien je suis heureuse de pouvoir répandre encore un dernier rayon de gaîté sur ce pâle visage, à demi couvert déjà des ombres de la mort.

Nous nous sommes promenés pendant une heure entière et je n'ai pas ressenti la moindre fatigue. J'ai pu contempler sa figure tout à mon aise. Ses traits ne sont ni réguliers ni remarquables; mais, quand il parle, son regard a quelque chose de fin et de rêveur qui lui sied à merveille. Il ne paraît pas avoir plus de vingt-six ans; ses manières aisées et polies montrent qu'il a toujours vécu dans la meilleure société. A côté de lui, ma toilette de petite bourgeoisie et mon manque d'usage devaient ressortir d'une manière étrange. Sachant quel hôtel il habite, j'ai cherché sur la liste des étrangers quel pouvait bien être son nom. Suivant toute probabilité, c'est un M. Morrik, de Vienne.

Le 26.

Deux journées d'ennui... J'étais comme anéantie, je suis restée dans ma chambre à lire, à faire de la musique, et malgré cela j'ai bien reconnu que la solitude même a ses heures pénibles.

Aujourd'hui, me trouvant mieux, je suis sortie. La première personne que j'ai rencontrée était M. Morrik; c'est bien son nom, une personne s'est adressée à lui en le nommant ainsi. Nous sommes restés longtemps assis sur un banc du jardin d'hiver; il ne faisait pas assez chaud pour se promener ailleurs. Notre entretien a vraiment été remarquable. Pour la première fois, j'ai compris ce que c'est que penser tout

haut. Les idées m'arrivaient en foule, et je les exprimais avec un aplomb dont je ne me serais jamais crue capable. Il y a chez moi comme deux esprits différents: l'un courageux, plein de bon sens et persuasif, qui se manifeste rarement; l'autre, simple et timide, qui reste comme frappé de stupeur et n'ose plus dire un mot dès que son collègue prend la parole.

Laissant libre essor au premier, je débitai un discours presque violent sur la peur de la mort, dont le pâle visage de mon interlocuteur porte l'empreinte. J'ai oublié la plupart de mes arguments, qui me semblaient irrésistibles, seulement je me rappelle que le texte de mon sermon était cette phrase de Goethe: « j'ai été un homme, ce qui signifie un lutteur. »

— Eh bien! dis-je entre autres choses, si nous sommes tous des lutteurs, si tous nous devons tôt ou tard tomber sous notre drapeau, pourquoi la lâcheté ne serait-elle une honte que pour ceux qui font métier de porter les armes? pourquoi ne regarderait-on pas comme un déshonneur, lorsque le danger s'approche, de se cramponner à la vie en pleurant et gémissant? Le soldat auquel on propose de déserter la veille d'une bataille refuse avec indignation, et courra plutôt se faire tuer en tête de ses braves camarades; le mourant qui supplie et se lamente sans cesse pour obtenir de la mort un jour, une heure, une minute de répit, n'est-il pas bien plus indigne encore d'éveiller en nous le moindre sentiment de pitié?

(A suivre.)



D'Entraygues. — Croque-le.

La partie de croquet bat son plein. Dix adversaires sont aux prises: cinq contre cinq. Qui gagnera? Ce n'est certes pas facile à dire. Sans doute, ceux de gauche, qui viennent de remporter un avantage. La boule d'un des adversaires, qui était dans une bonne position a été touchée, et il s'agit d'éloigner momentanément cette boule du jeu. « Croque-le ». crient ensemble les 4 garçonnets à

leur cinquième compagnon. Et, appuyant un pied ferme sur sa propre boule, celui-ci va envoyer celle de la partie adverse à l'autre extrémité de la place. Quel plaisir pour les gagnants! Leur mine joyeuse contraste passablement avec les mines renfrognées des adversaires. Si la partie continue ainsi, elle sera vite décidée.